

La Veuve des Cernières

Sur le linteau de la porte d'entrée, Frénie tente de lire les lettres et les chiffres creusés dans la pierre taillée et éclairés par le soleil levant de ce mardi vingt-et-un mars, premier jour du printemps qui s'annonce, bien que l'air soit encore frais au creux du vallon des Cernières : M.C. MDCLXXV*.

À quelques pas, sur sa gauche, la source qui naît dans la hêtraie, devant la maison, gazouille dans son écrin vert émeraude de joncs et de renoncules âcres. Les rouges-gorges et les moineaux s'égaient en pépiançant dans les branches encore nues du sureau au coin du jardin et une mésange va et vient en zinzinulant entre le lilas en bourgeons et une cavité du mur de la soue à cochons à moitié démolie que Michel a décidé de restaurer, à droite de la maison.

Joseph dort encore dans la chambre de ses parents. Frénie lui a donné un biberon de lait de vache à son retour de l'étable où elle a participé à la traite avec son mari et leur fils aîné. Ce dernier est occupé au pansage des animaux. Chaque jour, il met sa naturelle application à ces tâches domestiques qui ne semblent pas le rebuter. Michel est parti avec le cheval porter le lait à la fruitière du village. Les deux plus jeunes enfants qui vont à l'école l'ont accompagné et ils mangeront à midi chez Jules Macabrey, le Recteur.

Leur père les ramènera à la maison en livrant le lait de la traite du soir.

Frénie se sent enfin au propre et au calme dans leur nouvelle demeure. Mon Dieu ! Que cette semaine passée depuis leur arrivée a été dure à vivre ! Déménager n'est vraiment pas une sinécure ! Et pourtant, le mobilier n'était pas important... Heureusement, Jeanne, sa belle-sœur, était encore demeurée aux Cernières, deux journées durant !

La maison est beaucoup plus spacieuse que celle de Bonfol. On y accède par la cuisine pavée de larges dalles irrégulières. Une imposante cheminée avec des parements et un fronton en calcaire bleuté fait face à la porte d'entrée. À proximité, une petite porte métallique noire masque l'entrée du four à pain. Sous une petite croisée, un large évier en pierre taillée est alimenté directement par une déviation de l'eau de la source qui, aux dires de leur voisin Fernand Boillot, est intarissable même durant les étés les plus secs. Et le bougre d'ajouter toujours : « Comme la Marie, ma femme ! »

Dans l'ovale de la pierre, une cuvette attend les mains sales des hommes et le coin du linge de grosse toile que les enfants y plongeront pour se laver le bec*. Contre l'un des murs, quelques planches de hêtre assemblées par de grossières entretoises supportent les récipients et la vaisselle en argile de Bonfol. Au centre, une petite table et deux bancs en sapin sont réservés pour le petit déjeuner, au retour de la traite.

De la cuisine, on accède au poêle* où Frénie a installé, en face du fourneau en fonte, contre la paroi qui sépare cette pièce de la chambre à coucher des parents, le bahut que Madeleine Grandchamp leur avait donné après leur mariage. Dans leur chambre, à côté, elle a rangé tout

son trousseau et leurs habits dans la grande armoire et elle a renouvelé la paillette d'avoine des oreillers et celle du matelas, mélangée aux crins de Taquine que Michel conserve en lui brossant la crinière et la queue.

Le sol des deux pièces, comme celui des trois chambres à l'étage, est couvert d'un plancher de bois de sapin ; les nœuds y ont perdu leurs yeux bruns et les fentes se sont beaucoup élargies depuis la construction de la maison par Mathieu Cuenin en 1675.

À droite après la porte d'entrée, depuis la cuisine, on accède à une souillarde* où tout le petit matériel et les conserves en bocaux et en pots de grès ont été entreposés après un nettoyage de cette remise qui a duré deux jours. Le sol en terre battue y avait conservé une humidité importante et il a fallu faire disparaître la couche de moisissures sur les murs avec du vinaigre dilué à l'eau de la source. Au coin gauche de la souillarde, une porte rustique en planches épaisses disjointes donne accès à l'étable en laissant passer les odeurs acides de rumination et de litière. Une allée centrale de pavés arrondis sépare les bovins des chevaux qui ont la tête tournée contre les murs latéraux sous les grands râteliers de bois d'acacia. Les jeunes veaux sont attachés contre le mur en face où la seule croisée s'ouvre sous le pont de la grange haute. Aujourd'hui, la porte d'entrée des animaux située au nord, en pleine bise, a été ouverte et laisse pénétrer la lumière et l'air printanier.

Lorsque Frénie avait découvert la ferme, elle avait été saisie par sa position en plein dévers, comme au fond d'un entonnoir dans lequel elle s'était sentie entraînée... Au Maran, ils étaient situés à tous vents et dominaient le village

et la petite vallée de la Vendline. Ici, ils se terraient au fond de ce profond vallon sous les forêts et les falaises...

Durant les jours qui suivirent, le soleil s'était heureusement montré généreux à travers toutes les croisées à l'ouest auxquelles on avait enlevé les cadres qui doubleraient les fenêtres pour protéger l'habitation des frimas. Frénie, prise par son travail quotidien, avait presque gommé de son âme cette pénible impression ressentie lors de leur arrivée.

Aujourd'hui, elle se sent revivre. Elle a retiré sa coiffe blanche et laisse le vent gonfler sa chevelure châtain où les premiers fils d'argent dévoilent les peines secrètes de la mère et de l'épouse. Si sa pudeur de femme et de mennonite de surcroît ne la freinait, elle soulèverait bien aussi sa longue et lourde robe pour se laisser caresser jambes et cuisses par ce vent plus chaud qui apporte avec lui des odeurs familières d'herbes brûlées dans les jardins...

Lui revient en mémoire et dans son corps de femme le souvenir de sa première nuit au Maran. Elle en tremble et, à y penser si fort, son ventre se noue et ses seins durcissent. De ce plaisir intime qui la trouble, elle en éprouve aussitôt une gêne, comme si quelqu'un la regardait dans sa nudité qu'elle cache même à son mari...

Pourquoi, à trente-huit ans, sent-elle monter en elle ces ardeurs d'adolescente ? Il est vrai, se dit-elle, qu'elle a vécu ces seize années de mariage comme une mère laborieuse et aimante et son corps, las de la fatigue des travaux ménagers, n'exultait pas, chaque soir, lorsqu'elle retrouvait dans leur chambre, où dormait toujours auprès d'eux leur dernier né, un mari harassé par sa journée dans les champs... Et puis, ils suivaient, autant qu'ils le pouvaient, le

conseil du Docteur Studler après son dernier accouchement
en décembre...